

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 21

Artikel: Qui casse les verres
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pondérées, le chemin de fer d'intérêt local conserve l'avantage dans la plupart des cas... On reproche au tortillard roulant sur voies ferrées de dégrader les belles routes de France, alors que nous nous étions laissé lire qu'elles devaient plutôt souffrir de la circulation des camions utilisant gratuitement leurs chaussées».

Et les services rendus par le tortillard pendant la guerre, faisant, jusqu'à la Meuse des « transports formidables que la préparation dans tous pays n'avait pas envisagés ? »

En retour de tout cela, l'ingratitude, quoi !

Eh bien, moi, je ne serai pas ingrat. Je veux dire ici combien j'ai été touché de la sollicitude, à mon égard, du tortillard.

Il y a quelque temps, ayant manqué ma correspondance à la gare d'Ambérieu pour Bourg, je pris un autobus qui me mena jusqu'à... Ambérieu-Ville..., point terminus. Or, de là à Pont d'Ain, où je voulais, battant la semelle, et pour tuer le temps, aller prendre le train suivant, il y a une bonne série de kilomètres. N'importe, en marche ! Courage, mon vieux ! Tout à coup, la route est large, le soleil beau, les cerisiers sont en fleurs... je m'aperçois de la présence d'une voie ferrée routière. Voici un arrêt facultatif. Je contemple l'écrivain avec mélancolie, me disant que le train a déjà passé ou qu'il ne repassera que dans quelques heures, à moins que... Eh bien, oui, à moins qu'il ne courre après... J'entends un bruit de ferraille. Demi-tour, droite ; en route pour l'arrêt facultatif ; il est à deux pas. De bons bressans écossant des pois sur leur pas de porte calment mon zèle : c'est un train de marchandises ! Vous voyez d'ici ma tête, mais la profondeur de mes pensées n'était pas telle qu'elle m'empêchait de distinguer une voix venant de la locomotive : un appel du mécanicien qui, sur un ton paternel, questionne :

— Où allez-vous ?

— A Pont d'Ain !

— Eh bien, montez !

Quel bon gaillard ! Faire un bout de route, à côté de lui, sur sa machine, quelle aubaine, quel pittoresque détail !

— Montez, vous dis-je... il y a un wagon de voyageurs en queue. Presque à regret, je pris le marche-pied du wagon de voyageurs. J'aurai tant voulu faire un bout de caisse avec cet excellent cheminot. Enfin, je fus mêlé à une foule de gens de la contrée, appartenant aux classes de la société auxquelles l'auto aristocratique n'accorde guère de faveur, mais qui sont bien plus sympathiques que les écraseurs de la route ; ceux-ci ne s'arrêtent pas et si même vous avez le malheur de faire mine de les couoyer, il leur échappe des mots blessants pour l'amour-propre du piéton : la route est à eux !

Comprenez-vous maintenant pourquoi je fais des vœux pour que le « tortillard » ne soit pas condamné à mort, lui, non seulement innocent, mais affable, hospitalier, — humain en un mot !

J. Nel.

P. S. — On me dit qu'en Suisse, par exemple à Lausanne, il y a un tortillard très sympathique aux populations du Gros de Vaud (ainsi appellent-on la contrée d'Echallens). Il est arrivée aussi que le conducteur hèle les passagers sur la route, mais, paraît-il, ça ne se fait plus.

RESSEMBLANCE GARANTIE

BARBET a eu, l'autre jour, une idée. Il passait sur le champ de foire de Payerne quand il aperçut un rassemblement sur le trottoir : c'étaient des gens qui entouraient un photographe ambulant, lequel possédait un bourtiquot de carton, grandeur nature. Moyennant une somme peu élevée, vous n'aviez qu'à vous mettre à califourchon sur cet animal, aussi paisible que faux, et vous étiez « tiré » en cinq sec, ressemblance garantie, tout comme si vous aviez été photographié en train de faire une promenade à âne.

Barbet n'hésita guère plus de dix secondes, grimpa sur le quadrupède en toc et, quelques minutes plus tard, emportait, serrée en sa profonde, une épreuve de la simili-scène champêtre dont il venait d'être le héros.

Ce matin, tout fier encore de son idée réalisée,

il montra à son collègue de bureau Petitdoit, la photographie, en lui demandant ce qu'il en pensait :

— C'est tout simplement magnifique, et d'une ressemblance frappante, fit Petitdoit, après un rapide examen.

Puis, d'un ton inquiet, il ajouta :

— Par exemple, mon cher ami, je voudrais bien savoir qui donc est à cheval sur votre dos... —

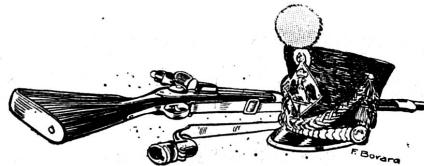
Les petits chantent. — Tel est le titre d'un recueil de chansons et de rondes, sorti dernièrement de presse, et qui va faire les délices de nos enfants et de ceux qui les aiment. Il est dû à la plume poétique de Madame C. Baudat, institutrice, une fidèle collaboratrice du « Conte Vaudois », et au talent de compositeur de M. G. Waldner.

Il est difficile de trouver des poésies bien à la portée de nos petits écoliers de 6 à 8 ans ; souvent le sens des mots employés échappe à leur compréhension, ce qui en diminue considérablement l'intérêt. Il en est de même pour les chansons. C'est pourquoi Madame Baudat, inspirée par sa longue expérience et son amour pour les enfants, a eu l'heureuse idée de publier ces petits chants, si vivants dans leur simplicité.

Les sujets de toutes ces chansons sont puisés dans la vie journalière des jeunes écoliers ; elles mettent en scène leurs leçons, leurs qualités, leurs défauts, les jeux qu'ils aiment, les événements qui occupent leurs pensées. Plusieurs de ces rondes ont été créées par les enfants eux-mêmes dans les leçons de gymnastique ou de chant. C'est dire combien ils doivent s'y reconnaître, avec leurs joies, leur préoccupations et leurs travaux de l'école.

Les huit premières rondes, destinées à accompagner l'étude des premiers sons (ou lettres) rendront vivantes et attrayantes les leçons de lecture du début, qui, sans cela, sont facilement ennuyeuses et peu variées. Ainsi le son **t** rappelle les chevaux de bois qui font tip, tap, top, toujours plus vite, puis plus lentement, tandis que le son **p** sera bien vite connu des petits grâce à la ronde des papillons de papier. On pourrait multiplier les exemples en choisissant dans les 25 numéros qui composent ce charmant album aquel nous n'en doutons pas, le meilleur accueil sera fait et à qui nous souhaitons plein succès.

R. B.



LES SUISSES A L'HONNEUR

SOUS le titre : « A la fidélité suisse et à l'honneur militaire », on lisait, mercredi, dans la *Revue*, ce qui suit :

« On vient de lancer un appel invitant le peuple suisse à participer à la célébration du quarantième centenaire d'un des témoignages les plus caractéristiques de l'antique fidélité suisse et de l'honneur militaire : le sacrifice et la mort héroïque de la Garde suisse du pape lors de la prise et du pillage de Rome en 1527 par les lansquenets et les Espagnols de l'armée impériale du comte Charles de Bourbon. Barricadés dans le parvis de St-Pierre, 189 Suisses défendirent pendant six heures contre un ennemi cent fois plus nombreux le pape Clément VII. A l'exception de 42 d'entre eux, qui couvrirent la retraite dans le château St-Ange, tous furent égorgés sur les dalles du choeur et jusque sur les autels.

» Un comité, qui compte des membres dans tous les cantons, s'est constitué pour perpétuer ce souvenir au moyen d'un monument qui prendra place dans la cour de la caserne de la Garde pontificale au Vatican. Le projet du monument est dû au sculpteur nidwaldien Edouard Zimmermann. En outre, un ouvrage de M. le Dr et architecte Robert Durrer, qui paraîtra en même temps, donnera l'histoire de la Garde suisse à Rome. »

Le monument érigé, à Rome, à la mémoire des Suisses morts, en 1527, en défendant leur maître, le pape Clément VII, sera le digne pendant du Lion de Lucerne, œuvre de Thorwaldsen, qui rappelle la belle conduite de la garde suisse, le 10 août 1792. A la soldé du roi Louis XVI, qu'elle

défendait, elle fut massacrée par les révolutionnaires, qui prirent d'assaut le palais des Tuilleries.

En évoquant ces souvenirs, on est vraiment fier d'être Suisse. Oh ! sans doute, on répliquerait que les Vaudois n'en étaient pas. D'abord, qu'en savent ceux qui tiennent ce raisonnement ? Ils n'étaient pas en majorité, soit, ainsi le voulait le destin des nations, mais il y avait certainement des Vaudois dans le nombre. Si on consultait les rôles, pour autant qu'ils existent encore, on serait peut-être surpris d'y voir plus de noms qu'on ne pense qu'on retrouve encore aujourd'hui dans certaines régions de notre canton.

Tout aussi bien que leurs Confédérés, les Vaudois n'ont failli ni à leurs engagements ni à leur devoir. Et Davel, à Villmergen et dans les armées de Napoléon, combien de Vaudois, connus et inconnus, sont distingués par leur bravoure ; plusieurs même ont été promus à des grades supérieurs. N'est-ce pas les bataillons Vaudois qui, avec les Genevois, partirent les premiers, lors de la campagne du Rhin !

Enfin, ne sont-ils pas nombreux aussi les Vaudois qui, à la légion étrangère, se sont signalés et se signalent encore par leur courage et leur belle conduite devant l'ennemi !

X.

Victime. — Un camelot court par les rues avec un gros paquet de journaux sur les bras.

Et il vocifère :

— Colossal escroquerie ; soixante victimes ! Demandez le « Canard » !!

Un monsieur se précipite et achète le « Canard », qu'il parcourt fièreusement.

Mais aussitôt ses sourcils se froncent et il court après le camelot.

— Vous annoncez une grande escroquerie avec soixante victimes et votre journal n'en dit pas un mot !

— C'est justement en cela que consiste l'escroquerie, fait tout souriant le vendeur.

— Mais les soixante victimes dont vous parlez ?

— Eh bien ! rien n'est plus vrai, vous êtes le soixante-et-unième qui m'avez acheté mon journal.

Les farces du téléphone. — Un abonné demande la communication avec son médecin.

L'abonné. — Docteur, c'est vous ?

Docteur. — Oui.

L'abonné. — Voici ce qui arrive : ma femme est bien fatiguée, elle a la langue blanche, beaucoup de difficultés à avaler et, au fond de la gorge, on voit un peu de blanc.

Le docteur. — C'est une angine.

L'abonné. — Que faut-il faire ?

Malheureusement, un employé change la communication, et l'abonné reçoit la consultation donnée par un mécanicien à un propriétaire de machine à vapeur.

— Laissez-la donc refroidir cette nuit et, demain matin, avant de la chauffer, décrassez-la et frappez-la avec un marteau, puis prenez une lance d'arrosoir à forte pression et lavez-la.

QUI CASSE LES VERRES

...les paie, dites-vous ? — Eh bien ; cela ne se fait plus. Au contraire, on rétribue les gens qui se livrent à ce genre d'occupation. Il est vrai que cela se passe aux Etats-Unis, mais... comme tant de choses nous sont venues de là-bas...

Des citoyens dévoués, sans soif malsaine, ont réussi à traquer 900.000 flacons de tout calibre. Comme vous le savez, le sage gouvernement de ce pays, craignant qu'après boire, leurs administrés se livrent à des excentricités de mauvais aloi, interdit la consommation de l'alcool. Il s'agissait, on s'en doute, de détruire cette armée de fioles avant que quiconque n'en réjouisse son gosier. Craignant que le commun des ouvriers ne perdit contenance à cette besogne, on a donné ordre à de vaillants militaires de faire trépasser tous ces innocents flacons.

Tout de même, au lieu de fracasser, de pulvériser tous ces estimables flacons, au lieu de verser à l'égoût tous ces nectars, n'y aurait-il pas mieux à faire ?

Alors que tant de pauvres diables, — trop gueux pour les payer et trop honnêtes pour les emprunter, — n'ont jamais connu le baiser d'un

précieux flacon, pourquoi? de quel droit dilapide-t-on tant de joie que l'on pourrait verser aux coeurs affligés? Laissez-moi crier mon indignation à la face de ce monde où l'on verse au ruisseau ce trésor sans pareil : l'or qui sommeille au fond du verre, ce Nouveau Monde où l'on préfère à tout l'Or, où l'on vit tout en Or... C'est un crime, croyons-nous, de mépriser ainsi la gaité cachée dans les flancs poudreux des flacons séculaires!

Messieurs les Américains! un bon mouvement, allons ! Frétez le plus gros de vos magnifiques steamers, chargez-le de tous les récipients qui vous importunent, envoyez-le en Europe avec cette adresse :

Pour les Déshérités du Vieux-Monde.

Quelles sантés on vous portera! Quels mercis franchiront en retour les Océans qui nous séparent!... On vous en tiendra compte là-haut, avec les intérêts composés, soyez-en sûrs!

Il y a là un beau geste à faire, faites-le !...
St-Urbain.



L'ŒUF DE COQ

HACUN a sans doute entendu parler de cette croyance, assez généralement répandue dans nos campagnes, que, de temps à autre, on trouve parmi des centaines de poulaillers d'un canton, et parmi des milliers d'œufs livrés aux ménagères, un œuf pondu par un coq. Ce produit extraordinaire a toujours, dans sa forme ou dans ses dimensions, quelque chose de bizarre qui ne permet pas de le confondre avec un œuf normal. En outre, ce phénomène est considéré comme un présage funeste et l'annonce d'un malheur pour la mai-

son. Les contes et les légendes reposent toujours sur un fait certain qui leur sert de point de départ ; c'est le canevas sur lequel l'imagination populaire se plait à broder, selon son génie, des variations et des ornements plus ou moins fantastiques. Je me suis souvent demandé ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans cette tradition, et maintes fois j'ai interrogé les paysans pour recueillir quelques renseignements à cet égard. Mais ce que je parvins à obtenir était si vague que mon esprit n'en était pas satisfait. Lorsqu'on m'avait indiqué une maison où s'était une fois rencontré l'œuf prodige, et que je m'y présentais pour continuer mon enquête avec les précautions voulues, on se retranchait derrière les chevaux de frise de la phraséologie villageoise qui sait, tout aussi bien que feu Mazarin, entortiller son homme et parler sans rien dire.

— Pour sûr, me disait-on, il y a eu un œuf de coq chez la Marie à la Jeanne, mêmement que c'est après cela que le fils s'est noyé ; dont c'était grand dommage et ce fut un terrible deuil pour la famille. On en a assez parlé dans le temps.

Tout glorieux de ma découverte, je m'en allais bravement chez la Marie à la Jeanne, que je trouvais occupée à réparer la provende de ses pores dans un baquet où elle enfouçait ses bras noirs et secs jusqu'au coude.

— Bonjour, Marie ! Tout va bien chez vous ; avez-vous des œufs frais ? Vos poules sont toujours les plus belles de la paroisse.

— Dieu soit bénî ! depuis qu'ils ont pris le poteau (le putois) il n'y a rien à dire ; mais cette vilaine bête nous a étranglé les plus belles.

— Elles vous font des œufs tous les jours ?

— Mado oui ; mais voyez cette brune là-bas, elle va faire l'œuf dans la crèche au cheval qui ne manque pas de me le siffler avant que je puisse le prendre ; j'arrive toujours trop tard.

— Il faut la surveiller.

— Et puis, elles me dévorent mon jardin, creusent des trous, c'est une misère.

— Avez-vous jamais entendu parler d'œufs de coq ?

— Oh ! là, oui, mais c'est des bêtises, Monsieur le sait bien... et le bras de s'enfoncer dans le baquet et de remuer pommes de terre et laitues.

— On dit pourtant qu'il s'en est trouvé un chez vous.

— Dans le temps, peut-être bien.

— Dites-moi ce que vous savez là-dessus.

— Voilà, les uns ont dit ceci, les autres ont dit cela.

— Et qu'est-ce qu'on a dit ?

— Toutes sortes.

— Mais vous, l'avez-vous vu ?

— Si je le disais, Monsieur ne croirait pas.

— Comment était-il ?

— Est-ce que je m'en souviens ! les femmes ont tant à faire ; il faut soigner les cochons, gouverner le bétail quand les hommes sont au bois, sarcler le jardin, filer la rite, faire la lessive, on n'a jamais fini, sans compter les laitues qui montent, montent, elles me gagnent... et puis de la peine tous les jours du matin au soir.

— Mais quand vous avez perdu votre fils... vous savez...

— Ah ! mon Dieu, le François ! c'était ça un brave enfant et honnête, et adroit à la campagne, qui savait chapuiser le bois et faire les outils. Vous auriez du le voir manier la faux et aiguise... Et la pauvre femme se mettait à pleurer, et elle retirait sa main du baquet pour la passer sur ses yeux où elle laissait des débris lamentables de laitues et de pommes de terre.

On le voit, il était inutile de poursuivre mon interrogatoire.

Un jour, je rencontrai un de mes amis qui me demanda de lui enseigner de façon rapide pour tuer un poulet sans le faire souffrir. Je lui indiquai le procédé qui consiste à enfoncez une aiguille dans le noeud vital.

— Où est-il, le noeud vital ?

— Dans la partie de la moëlle épinière qui touche à la base du crâne.

— Comment l'atteindre ?

— On abaisse la tête de l'oiseau sur la poitrine et on enfonce la pointe entre le crâne et la première vertèbre cervicale. La mort est instantanée.

— Tu m'embrouilles, avec tes vertèbres, viens faire cette opération, et pour la peine tu nous aidera à manger la victime.

Il me conduisit chez lui. — J'ai oublié de dire que c'était au Locle, dans un fort bel appartement dont toutes les pièces donnaient dans un corridor fermé, à parquet ciré, se chauffant en hiver comme un salon. Au bout du corridor, près de la fenêtre chargée de plantes magnifiques, et d'un lierre qui tapissait le plafond et les murailles, était une cage rustique, où se tenait immobile dans une attitude farouche un jeune coq monté fièrement sur ses ergots.

— Voilà le condamné, mais tu auras de la peine à le prendre, il est sauvage comme un épervier, regarde mes mains.

Elles étaient égratignées de la belle façon.

— Tu as voulu l'exécuter toi-même ?

— Sans doute, mais il s'est défendu avec une telle frénésie, que j'ai dû le remettre dans sa cachette d'où il me fait des yeux de tigre.

Dans ce cas là, on stupéfie ces animaux par l'hypnotisme. On couche le patient sur le plancher, et on y trace à la craie une ligne blanche partant du bec et se prolongeant d'un mètre. Cette ligne le fascine à tel point qu'il tombe en léthargie, ce qui permet de le piquer sans résistance. Mais, ta servante, et Madame, et les enfants ne peuvent-ils pas te seconder ? On fait donner la réserve dans les grandes occasions.

— Tu parles comme la sagesse des nations ; seulement ceci est toute une histoire, ajouta-t-il en riant. Il faut d'abord que tu saches que ma femme ne rêve que la vie de la campagne ; les champs, les prés, les bois, ont toujours eu ses préférences. Une maisonnette avec des vaches, des poules et un jardin ferait son bonheur. Tu

sais aussi que j'occupe plusieurs ouvriers français, riverains du Doubs ; la femme de l'un d'eux apporte l'ouvrage et fait parfois le trajet par un temps abominable. Lorsqu'elle arrive, transie de froid et de fatigue, ou mouillée après avoir brassé la neige pendant de longues heures, elle trouve toujours chez nous un bon repas et un bon feu pour se reconforter. Il y a quelques semaines, lorsqu'elle m'eut remis ses ressorts de secrets et ses roues de cylindre, elle me dit avec un accent comtois :

— Votre dame est-elle à la maison ?

(A suivre). — L. Favre.

LES REPRESENTATIONS D'« ALIENOR »

Les représentations d'*Alienor*, la belle légende de René Morax, mise en musique par Gustave Doret, qui ont commencé le jeudi 13 mai, jour de l'Ascension, ont un très vif succès. Elles ne le céderont en rien à celles qui eurent lieu en 1910 et dont le souvenir n'est point effacé. L'interprétation est parfaite; les chœurs sont admirablement stylés ; les décors et les costumes sont superbes ; la figuration est nombreuse. C'est un merveilleux spectacle artistique et patriotique, que ne peuvent manquer ceux qui ont la possibilité de se rendre à Mézières.

Théâtre Lumen. — C'est donc cette semaine que sera visible, au Théâtre Lumen, la célèbre Mistinquette dans quelquesunes de ses meilleures scènes de sa revue Casino de Paris « Bonjour Paris ! » On sait combien fastueuses sont présentées les revues parisiennes. Les décors sont féériques, les costumes d'une richesse éblouissante. Non seulement « Bonjour Paris » a été filmé, mais il l'a été par un nouveau procédé en relief et en couleurs et donne l'illusion complète de la réalité. Outre cette œuvre d'art, le programme comprend encore « Katia ou une femme comme il faut ! » splendide film artistique et dramatique en cinq parties. C'est la triste odyssee d'une princesse russe qui met toute sa confiance en l'homme qu'elle croit honnête et qui n'est qu'un vil aventurier. A chaque représentation également, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal Suisse et le Pathé-Revue, ciné-magazine. Malgré l'importance du programme, prix ordinaires des places. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 23, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Au nouveau programme, citons tout spécialement un film réellement extraordinaire par l'originalité et le nouveau de sa conception : « La Vie et la Mort ont croisé le Fer ! » splendide comédie d'aventures dramatiques en 5 parties. Voici un film que l'on suivra dès le début, le drame s'impose à l'attention, puis il rebondit de situation en situation, toujours plus palpitant, jusqu'à ce que s'accomplisse ce qui devait s'accomplir et contre qui ici bas on lutte sans trêve et sans victoire. Au même programme, une excellente comédie comique : « Une belle-mère à la mer ! » déridera, durant vingt minutes, les plus moroses. « Félix au Pole Nord ! » nouvelle série de dessins animés humoristiques ; le Ciné-Journal Suisse, actualités mondiales et du pays; le Pathé-Revue, ciné-magazine, tel est le complément de ce programme absolument remarquable et de tout premier ordre. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 23 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. Bronx, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS

Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

